

L'UTOPIE COMMUNAUTAIRE

par Pierre-Joseph PROUDHON

A mon ami Villegardelle, communiste.

J'ai reçu, chacune en son temps, vos deux dernières publications, et je vous en remercie. J'ai lu l'*Accord des Intérêts* avec le charme que devaient me procurer votre esprit si fin, votre pensée vive et légère, votre expression toujours sceptique et narquoise. Que chercher, en effet, en un écrit communiste, si ce n'est l'imagination et le talent de l'écrivain?...

Ce qui m'a frappé dans l'*Histoire des idées sociales*, est le sous-titre: «*Les socialistes modernes devancés et dépassés par les anciens penseurs et philosophes*». Je trouve à cela, je vous l'avoue, beaucoup moins de malice que de naïveté. La belle recommandation pour notre cause, je vous prie de faire savoir à un public imbu des idées de progrès, que l'invention faiblit parmi nous à mesure que la civilisation se développe sur sa base propriétaire, et de crier sur les toits, chose vraie du reste, que le socialisme est en décadence depuis Platon et Pythagore! Et quel avertissement au lecteur, en tête d'une publication communiste! Vous avez fréquenté le phalanstère, mon cher Villegardelle, et vous êtes si peu habile!...

Mais je goûte fort le nom d'*UTOPIE* que vous donnez en général à tout projet de réforme conçu en sens contraire de la propriété. En fait et en droit, le socialisme, protestant éternellement contre la raison et la pratique sociale, ne peut être rien, n'est rien. Au rebours de ces entraves au libre commerce, dont les économistes espèrent triompher avec le temps et qui reviennent toujours, le socialisme ne vient jamais. Il n'y a point d'heure marquée pour lui; il est condamné à un perpétuel ajournement. Je vous félicite, mon cher Villegardelle, de cette heureuse découverte.

Vous dites encore, et avec infiniment de raison, à mon avis, que «*le public rattache toutes les branches du socialisme à l'antique tronc de la communauté*». C'est pour cela que vous-même, après avoir examiné d'abord l'utopie de Saint-Simon, plus tard celle de Fourier, trouvant que ces gens-là ou n'étaient pas de bonne foi, ou s'arrêtaient à moitié chemin, vous vous êtes fait communiste. Contre quoi, en effet, se sont élevés de tout temps les réformateurs? Contre la propriété. Or la négation de la propriété, c'est le communisme. Le plus pauvre Icarien peut, comme un Aristote, arriver à cette conséquence, et votre profession de foi actuelle dépend tout entière de la fatalité de ce raisonnement.

Pourquoi donc, pensez-vous sans doute, pourquoi moi, qui proteste si haut contre la propriété, n'imitais-je votre exemple? Et comment, malgré la négation la plus décidée, me trouvais-je encore le moins avancé des socialistes modernes, qui tous sont moins avancés que les anciens? Démolir la propriété, c'était beau, sublime: mais repousser ensuite, au nom de je ne sais quelle métaphysique, la communauté, se pouvait-il rien de plus inconséquent? Depuis six ans je persiste dans cette déclaration ambiguë: qu'ai-je à répondre au socialisme déconcerté et méfiant?

Je vous rends grâce, mon cher Villegardelle, d'avoir reconnu hautement mon insolidarité vis-à-vis du communisme. Ma justification en deviendra plus facile, d'autant mieux que j'en trouve tous les éléments dans vos ouvrages. C'est vous-même qui le dites: «*Le socialisme, ou la communauté, déchoit d'une manière continue, déchoit parce qu'il est utopie, c'est-à-dire néant. Le socialisme s'en va à mesure que la société vient, qu'elle affirme et réalise ses idées intimes et prend position dans l'expérience: de même que la propriété se modifie à mesure que le législateur découvre les lois du juste, et que la pure essence de l'humanité se manifeste*». Voilà ce que le socialisme et l'économie politique ont constaté tour à tour, et que nous acceptons, vous et moi, de l'un comme de l'autre.

Je suis donc communiste, ainsi que vous, mon cher Villegardelle, mais seulement par hypothèse, et tant que je nie la propriété. La propriété abattue, il s'agit de vérifier l'hypothèse communiste. Trouvant alors que le communisme est, comme la propriété, en décadence continue; qu'il est utopique, c'est-à-dire égal à rien; que chaque fois qu'il essaie de se reproduire, il se résout en une caricature de la propriété, je suis forcé, pour être d'accord avec moi-même, fidèle à la raison ainsi qu'à l'expérience, de conclure contre la communauté comme j'ai fait auparavant contre la propriété, et si je me trouve aujourd'hui le moins avancé des socialistes, c'est parce que je sors de l'utopie, tandis qu'ils y restent.

Cette double négation vient-elle d'erreur ou de chicane? Je crois fermement, mon cher Villegardelle, que c'est la nature même de la société qui est ainsi faite; et je ne désespère pas de vous en convaincre, pour peu que vous veuillez descendre avec moi de la sublimité des oracles socialistes à l'examen pratique des choses. Souvenez-vous seulement que lorsque je vous expose mes raisons, ce n'est pas mon opinion que je soutiens: c'est vous-même que j'explique, c'est votre titre que je justifie, ce sont vos insinuations et vos médisances que je concilie avec votre profession de foi. Nous vivons sur deux mensonges !... Il est étrange, parce que je passe ma vie à démontrer cette contradiction de notre nature, que ce soit moi qu'on accuse de contradiction!

1- La communauté procède de l'économie politique:

La première chose qui m'ait tenu en garde contre l'utopie communiste, mais dont les partisans plus ou moins accusés de cette utopie ne se doutent pas, c'est que la communauté est une des catégories de l'économie politique, de cette prétendue science que le socialisme a pour mission de combattre, et que j'ai définie: la description des routines propriétaires.

Comme la propriété est le monopole élevé à sa deuxième puissance, ainsi la communauté n'est autre chose que l'exaltation de l'Etat, la glorification de la police. Et de même que l'Etat s'est posé, à la cinquième époque, en réaction au monopole; tout de même, à la place où nous sommes parvenus, le communisme apparaît pour faire échec à la propriété.

Le communisme reproduit donc, mais sur un plan inverse, toutes les contradictions de l'économie politique. Son secret consiste à substituer l'homme collectif à l'individu dans chacune des fonctions sociales: production, échange, consommation, éducation, famille. Et comme cette nouvelle évolution ne concilie et ne résout toujours rien, elle aboutit fatalement, aussi bien que les précédentes, à l'iniquité et à la misère.

Ainsi la destinée du socialisme est toute négative: l'utopie communiste, sortie de la donnée économique de l'Etat, est la contre-épreuve de la routine égoïste et propriétaire! A ce point de vue elle ne manque pas, il est vrai, d'une certaine utilité: elle sert à la science sociale, comme sert à la philologie l'opposition de rien à quelque chose.

Le socialisme est une logomachie: je suis surpris que les économistes ne s'en soient pas aperçus. La communauté, comme la concurrence, l'impôt, la douane, la banque, est du ressort de l'économie politique; la communauté est au fond des théories de la division du travail, de la force collective, des frais généraux, des sociétés anonyme et en commandite, des caisses d'épargne et d'assurances, des banques de circulation et de crédit, etc., etc., etc.: la communauté, en un mot, est partout, comme l'espace, et n'est rien.

Toutes les utopies sociales depuis l'*Atlantide* de Platon jusqu'à l'*Icarie* de Cabet, pressées dans leur signification, se réduisent à cette substitution d'une antinomie à une autre antinomie. Le mérite, chez toutes, quant à l'invention est zéro; la broderie n'y est qu'un insignifiant accessoire; et pour ce qui regarde la décadence de la faculté utopique signalée par vous chez les auteurs, elle vient uniquement des corrections que l'expérience leur impose, et qui sont autant d'apostasies de leur part.

Du reste ces écrivains, dont je n'ai garde de méconnaître les intentions, sont tous d'insipides plagiaires des économistes, des propriétaires travestis qui, tandis que l'humanité gravit péniblement la montagne où elle doit se transfigurer, se donnent l'originalité de la redescendre.

Et c'est pour cela que je me ferais communiste! Mais ce serait me jeter dans le chimérique pour échapper à l'impossible, et par peur de Loyola, embrasser Cagliostro.

2- Définition de ce qui est propre et de ce qui est commun:

Si jamais homme a bien mérité du communisme, c'est assurément l'auteur du livre publié en 1840, sous ce titre: *Qu'est-ce que la propriété?*

Adversaire de la propriété plus que personne, plus que personne j'ai le droit d'exprimer une opinion sur la possibilité d'une organisation communiste. Convenons donc des faits et des termes, et procédons par ordre.

C'est à regret, mon cher Villegardelle, qu'aux questions les plus délicates de la société, je mêle sans cesse les formes anguleuses de la métaphysique, et cette lourde et scolastique allure, qui rappelle certain personnage de Molière, me paraît autant qu'à vous ridicule. Mais quoi! tandis que votre intelligence primesautière saisit au vol les idées les plus rapides, je suis, pour mon malheur, du plus tardif entendement. L'intuition et la spontanéité me manquent; l'improvisation est nulle chez moi, et mon esprit ne peut faire un pas sans les béquilles du raisonnement.

Le soleil, l'air et la mer sont communs: la jouissance de ces objets présente le plus haut degré de communisme possible. Personne ne peut y planter de bornes, les diviser et délimiter. On a remarqué, non sans raison, que l'immensité de la distance, la profondeur impénétrable, l'instabilité perpétuelle avaient pu seules les soustraire à l'appropriation. Telle et si grande est la force de cet instinct qui nous pousse à la division et à la guerre! Il résulte donc de cette première observation, chose précieuse pour la science, que la propriété est tout ce qui se définit, la communauté tout ce qui ne se définit pas!... Que peut-être, après cela, le point de départ du communisme?

Les grands travaux de l'humanité participent à ce caractère économique des puissances de la nature. L'usage des routes, des places publiques, des églises, musées, bibliothèques, etc., est commun. Les frais de leur construction sont faits en commun, bien que la répartition de ces frais sont loin d'être égale, chacun y contribuant en raison précisément inverse de sa fortune. Par où l'on voit, chose précieuse à noter, qu'égalité et communauté ne sont pas même chose!... Certains économistes prétendent même que les travaux d'utilité publique devraient être exécutés par l'industrie privée, plus active, selon eux, plus diligente et moins chère: toutefois on n'est pas d'accord sur ce point. Quant à l'usage des objets, il reste invariablement commun: l'idée n'est jamais venue à personne que ces sortes de choses dussent être appropriées.

Les soldats mangent la soupe en commun; ils sont rationnés pour le pain et la viande, et reçoivent à part le fournement, dont chacun est, pour ce qui le regarde, responsable. La salle de police et la chambrée, l'exercice et les manœuvres, leur sont aussi communs. Si quelqu'un parmi eux reçoit une gratification de sa famille, une avance du maquignon qui l'a vendu, il n'est, point obligé d'en faire part à ses camarades. La vie militaire, d'un communisme assez prononcé, est mêlée ça et là de certains traits d'appropriation. C'est ainsi que dans un restaurant où vivent cent personnes, les commensaux se touchent et cependant restent isolés. D'où je déduis cet autre principe, que la communauté qui ne tient qu'à la matière n'est pas une communauté. Pour triompher du communisme, il suffit que je me sépare mentalement de ce qui m'environne: fait grave, et qui donne de «sérieuses inquiétudes pour l'avenir de l'utopie!

La vie conventuelle était d'un communisme plus profond. Là, le dortoir, le réfectoire, la prière, le travail, tous les biens, acquêts et conquêts, étaient communs. D'après un passage souvent cité des *Actes des apôtres* et l'esprit général des institutions cénobitiques, le comble de la perfection était l'entier détachement, la désappropriation absolue. On peut lire dans les *Vies des pères du désert* les exercices auxquels ils se livraient pour arriver à cet idéal. Mais, par une contradiction digne de remarque, certains instituteurs de communauté, tels que saint Pacôme et saint Antoine, en étaient venus, à force de raffiner sur le détachement, à isoler les frères, c'est-à-dire à faire renaître de la renonciation communiste l'individualité. C'est ce qui fit donner aux frères ainsi disciplinés le nom de moines ou solitaires. Nouvelle observation plus inquiétante encore: la communauté touche à l'égoïsme!

Le mariage est, de tous les états, celui qui offre le plus de ressources pour une communauté. Mais, par un cas particulier, cette aptitude du mariage pour la vie commune tient essentiellement à la distinction des sexes, en sorte que l'identité complète d'organisation semble moins avantageuse au système. Ce qui le confirme est que l'espèce de communauté formée par le mariage, et que l'on désigne sous le nom de *famille*, est essentiellement exclusive de toute personne étrangère, supportant à peine, à côté du mari, de la femme et des enfants, les pères et mères des conjoints: ce qui a fait dire en proverbe que «*l'affection descend, mais ne remonte pas*». Ainsi la communauté ne serait applicable qu'en une certaine mesure; loin d'être le principe formateur de la société, elle ne jouerait dans la société qu'un rôle secondaire: du moins tel est le témoignage de la théorie et de la pratique matrimoniale. C'est en conséquence de cette idée que le législateur a distingué dans les contrats de mariage, le régime dotal d'avec celui de la communauté, et, dans ce dernier, spécifié encore divers degrés du communisme. Quelle est donc la mesure d'application du principe communiste? Voilà ce qu'il est indispensable de connaître, et que personne encore n'a su dire. Enfin le mariage a fourni l'occasion de distinguer la communauté d'avec l'association, tellement que deux époux, parfaitement *unis* de cœur et d'intelligence, peuvent être à la fois *séparés* de biens, *communistes* quant à l'habitation et au ménage, plus *associés* pour leur commerce. Que tout cela soit plus ou moins régulier ou abusif, ce n'est pas en ce moment ce dont il s'agit: l'important pour nous est de bien voir comment la vie sociale oscille entre ses extrêmes, la propriété et la communauté, cherchant, à ce qu'il paraît, un troisième terme, aussi éloigné du socialisme que de l'économie politique.

Dans les établissements d'éducation pour les deux sexes, les repas, les heures de travail et de récréation sont communs. Mais, ceci est plus grave que tout ce que nous avons eu déjà l'occasion d'observer, le travail est individuel; car s'il n'était pas individuel, l'éducation serait nulle.

Tout le monde sait ce qu'était la lecture, c'est-à-dire l'enseignement dans les maisons religieuses.

Pour accomplir ce devoir, un seul livre suffisait, un seul lecteur. Dans le système de la révélation, la foi venant par l'ouïe, *fides ex auditu*, l'intelligence reste passive; l'instruction est commune au plus haut degré. Le communisme s'exprime alors par le silence. Le supérieur, organe de la pensée d'en haut, parle; le néophyte écoute et obéit. La perfection de l'institut religieux est d'inculquer au sujet une doctrine uniforme, de la présenter toujours dans les mêmes termes et avec les mêmes formules, de diriger son esprit, si par hasard il s'y manifestait quelque trouble, de manière à le faire arriver invariablement à la conclusion prévue.

C'est cet esprit de discipline communiste que l'on a si naïvement reproché aux jésuites, en cela disciples fidèles de la catholique, et scrupuleux observateurs de la règle essentielle à toute communauté, à toute religion.

Quelle différence dans nos écoles! Depuis l'école primaire jusqu'à la normale, on ne cesse d'exercer les élèves à travailler seuls. Si parfois on donne à tous la même composition, on exige que chacun la traite à part, et en concurrence; on s'attache à faire penser le jeune homme par lui-même; tout en lui enseignant le fonds commun de la science, on exige qu'il se l'approprie, on excite sa faculté inventive; on le provoque pour ainsi dire, à l'égoïsme du génie, à la propriété des opinions. Et plus son érudition imberbe acquiert de formes originales, personnelles, factieuses, plus on applaudit à ses succès, plus on se félicite d'avoir produit un homme.

Les parents et les maîtres se réjouissent de n'avoir pas perdu leurs avances; et l'on dit de cet élève, dont les idées téméraires bouleverseront peut-être un jour la communauté, qu'il a payé les dépenses de sa jeunesse. Or, que l'éducation, de littéraire et scientifique devienne encore professionnelle, il est clair qu'avec cette manie de faire des jeunes gens autant d'hommes originaux capables d'initiative et de découverte, on s'éloigne de plus en plus du principe communiste, et qu'au lieu de travailleurs fraternellement unis, nous n'aurons à la fin que des sujets ambitieux et d'indomptable caractère. J'appelle sur cette effrayante question les méditations des penseurs communistes.

A mesure que nous avançons dans cette enquête rapide, nous voyons que les hommes ont mélangé en proportions très diverses, dans leurs établissements politiques, religieux, industriels, militaires et pédagogiques, les principes de propriété et de communauté. Et tout cela s'est fait spontanément, tantôt par nécessité, tantôt par égoïsme, on dirait même quelquefois par accident, du moins sans intention appréciable.

Ainsi, les salariés de l'Etat, recevant leur salaire de la communauté qui prend leurs services, vivent chacun à part, malgré les avantages qu'ils pourraient trouver à se réunir. La vie de ménage, si chère, si onéreuse, est préférée par les improductifs, qui cependant avec leurs traitements fixes auraient plus de facilité pour grouper leurs dépenses que les industriels, dont le revenu est si précaire, si inégal. Peut-être un jour les salariés de l'Etat s'entendront-ils pour centraliser leur consommation: en attendant il est certain qu'ils répugnent, comme tout le monde, au régime communiste, et qu'ils regardent la vie de famille comme la plus agréable de toutes.

Ce peut-être l'effet d'un tempérament dépravé et barbare, comme d'un sentiment de dignité et de noblesse: j'admets à cet égard toutes les conjectures, en attendant que je trouve des raisons suffisantes d'émettre un jugement.

L'homme, que nous avons vu dans la période de son éducation, dans l'accomplissement de ses devoirs civiques et religieux, et dans l'exercice des fonctions publiques, semi-communiste, l'homme devient dans l'industrie, le commerce, l'agriculture, tout à fait propriétaire. Il produit, échange et consomme d'une manière exclusivement privative, et ne conserve que de rares relations avec la communauté.

Par l'effet d'un instinct irrésistible ou d'un préjugé fascinateur qui remonte aux temps les plus reculés de l'histoire, tout ouvrier aspire à entreprendre, tout compagnon veut passer maître, tout journalier rêve de mener train, comme autrefois tout roturier de devenir noble. Et remarquez, chose qui doit exciter votre impatience autant qu'elle m'étonne, que personne n'ignore le désavantage du morcellement, les charges du ménage, l'imperfection de la petite industrie, les dangers de l'isolement. La personnalité est plus forte que toutes les considérations; l'égoïsme préfère les risques de la loterie à la sujétion de la communauté, et se rit des théorèmes de l'économie politique.

Au résumé, la communauté nous saisit à l'origine et s'impose fatalement à nous à l'égard des grandes puissances de la nature. Quant à son essence, la communauté répugne à la définition; elle n'est pas la même chose que l'égalité; elle ne tient nullement à la matière, et dépend tout entière du libre arbitre; elle se distingue de l'association, et touche à l'égoïsme. A peine l'industrie commence à naître, et le travail produit ses premières ébauches, la personnalité entre en lutte avec la communauté, qui nous apparaît dès lors, sur le seuil domestique et jusqu'au lit conjugal, déjà imparfaite et décroissante. Plus tard, nous la trouvons incompatible avec une éducation libérale et vigoureuse; enfin, elle décline rapidement dans les fonctions salariées, et disparaît tout à fait dans le travail libre. Tout cela résulte de la nécessité des choses, autant que de la spontanéité de notre nature: les économistes l'avaient reconnu depuis longtemps.

«Est-il dans l'esprit de la société humaine, s'écrie avec infiniment de raison M. Dunoyer, de supprimer toute individualité, toute existence collective intermédiaire, et de ne laisser subsister qu'une grande existence générale, dans laquelle toutes les autres viennent nécessairement s'abîmer?»

Comment concilier la liberté, qu'on prétend défendre pourtant, avec cette concentration violente? Comment même concilier avec cette concentration les progrès et l'unité qu'on se propose d'obtenir? N'hésitons pas à le dire, s'il est des choses qui doivent être accomplies par la grande unité sociale ou nationale, il en est d'autres, en beaucoup plus grand nombre, qui doivent être faites par des unités collectives d'un ordre inférieur, par l'unité départementale, par l'unité communale, par l'unité des associations industrielles et commerciales, par les nombreuses unités de familles, et surtout par les unités isolées, par les innombrables unités individuelles. Il ne suffit pas qu'une grande nation, pour être vraiment grande et vraiment une, sache agir nationalement; il faut aussi, et avant tout, que les hommes dont elle se compose soient actifs et expérimentés comme individus, comme familles, comme associations, comme communautés d'habitants, comme provinces. Plus ils ont acquis de valeur sous ces divers aspects, plus ils en ont comme corps de nation».

J'engage le socialisme à méditer ces paroles, dans lesquelles y a plus de philosophie, plus de véritable science sociale, que dans tous les écrits des utopistes.

Quant aux avantages spéciaux de la vie en commun, voici quelle paraît être, sur ce point, l'opinion générale:

A égalité de bien-être, si le travail, l'échange et la consommation s'effectuent dans une complète indépendance, la condition est jugée la meilleure possible;

Si le travail est exécuté en commun, et que la consommation reste privée, la condition paraît déjà moins bonne, mais encore supportable: c'est celle de la plupart des ouvriers et fonctionnaires subalternes;

Si tout est rendu commun, travail, ménage, recette et dépense, la vie devient insipide, fatigante et odieuse.

3- Quelle est la position du problème communiste?

Tel est le préjugé anti-communiste, préjugé qu'aucune éducation n'ébranle, qui se fortifie même par l'éducation, sans qu'on puisse découvrir comment cette éducation pourrait changer de principe; préjugé, enfin, dont les communistes paraissent tout aussi imbus que les propriétaires. Comment expliquer, sans cela, leurs hésitations? Qui donc les empêche de réaliser entre eux leur idée, et qu'est-ce qu'ils attendent? Pour soumettre ma raison au principe communiste, je ne demande qu'une épreuve: qu'on me montre deux familles, maris, femmes, enfants vivant ensemble confondus dans une parfaite communauté.

Mais le communisme est encore à comprendre quel doit être son rôle dans le monde. L'humanité, comme un homme ivre, hésite et chancelle entre deux abîmes, d'un côté la propriété, de l'autre la communauté: la question est de savoir comment elle franchira ce défilé où la tête est saisie de vertiges et les pieds se dérobent. Que répondent là-dessus les écrivains communistes?

Quelques disciples de M. Cabet, ayant entendu parler de l'existence ou de la possibilité d'une science sociale, écrivirent un jour à leur maître pour le prier d'exposer le dogme communautaire scientifiquement. Ils trouvaient que le roman *Icarie*, non plus que la *Cité du Soleil* ou le *Phalanstère*, n'avait rien de scientifique. M. Cabet leur répondit par le *Populaire* de novembre 1844:

« - *Mon principe, c'est la fraternité, - Ma théorie, c'est la fraternité, - Mon système, c'est la fraternité, - Ma science, c'est la fraternité* ».

M. Cabet commentait ensuite cette litanie: c'était touchant, c'était sublime.

La fraternité! Voilà donc, suivant M. Cabet, le fonds, la forme et la substance de l'enseignement communiste. Car, il est juste de le reconnaître, M. Cabet, comme Saint-Simon et Fourier, est chef d'école. Saint Paul, répondant aux Juifs incrédules qui l'interrogeaient sur sa doctrine, leur disait avec une magnifique ironie: «*Je ne sais qu'une chose, c'est Jésus crucifié*».

M. Cabet parle comme saint Paul; il dit à ses néophytes: je ne sais qu'une chose, c'est la fraternité. J'ignore si les citoyens qui s'étaient permis d'interroger ainsi à brûle-pourpoint M. Cabet ont été satisfaits de sa réponse; mais je puis dire que leur question était au moins fort rationnelle. Ils sentaient, sans doute pour l'avoir appris de vous, mon cher Villegardelle, que «*La possession individuelle a dans toute société son emploi plus ou moins limité, et que le droit d'user et même d'abuser peut être toléré à l'égard des choses fongibles ou tout à fait personnelles à l'individu*».

Ils demandaient donc, et fort sensément, ce semble, quelle est la ligne de démarcation qui sépare les choses communes des choses propres ou personnelles, et comment on doit procéder dans cette séparation. Car si, comme vous dites quelque part, «*Le droit de possession exclusive a ses limites, qui du reste peuvent être plus resserrées qu'on ne le croit généralement, sans gêner la liberté des individus, ou plutôt afin d'assurer la liberté du plus grand nombre*»; la communauté de possession a aussi ses limites, qui peuvent être également restreintes sans gêner la liberté du plus grand nombre, ou plutôt afin d'assurer la liberté de chacun. Quelle est donc la limite de la communauté et de la possession individuelle? Voilà ce que demandaient à M. Cabet ses consultants.

Mais voilà précisément aussi à quoi M. Cabet ne pouvait répondre sans mentir à son principe et sans désertier son drapeau. Car, si la communauté est mêlée ou pénétrée de possession individuelle, si elle est limitée par la propriété, elle cesse d'être la communauté, et l'on demande en vertu de quel principe s'opérera ce mélange ou cette pénétration, d'après quelle théorie ou en fixera les proportions et les doses. Aussi M. Cabet s'est-il montré profond diplomate en opposant aux curieux cette fin de non-recevoir: «*Mon principe, ma théorie, mon système, ma science, ma méthode, ma doctrine, etc., c'est la fraternité*». M. Cabet n'avait rien à dire que cela; et j'admire avec quelle puissance de coup d'œil, quel bonheur d'expression, il l'a trouvé du premier coup.

Or à ce mot de fraternité, qui contient tant de choses, substituez, avec Platon, la *république* qui ne dit pas moins; ou bien avec Fourier, l'*attraction*, qui dit encore plus; ou bien avec M. Michelet, l'*amour* et l'*instinct*, qui comprennent tout; ou bien avec d'autres; la *solidarité* qui rallie tout; ou bien enfin avec M. Louis Blanc, «*la grande force d'initiative de l'Etat*», synonyme de la toute-puissance de Dieu: et vous verrez que toutes ces expressions sont parfaitement équivalentes, de sorte que M. Cabet, répondant du haut de son *Populaire* à la question qui lui a été posée: «*Ma science, c'est la fraternité*» a parlé pour tout le socialisme.

Nous prouverons, en effet, que toutes les utopies socialistes, sans exception, se réduisent à l'exposé si court, si catégorique et si explicite de M. Cabet: «*Ma science, etc., c'est la fraternité*» que quiconque oserait un seul mot de commentaire tomberait, aussitôt dans l'apostasie et l'hérésie; ce qui veut dire que ni Platon, ni les gnostiques, ni les premiers Pères, ni les Vaudois, ni Morus, ni Campanella, ni Babeuf, ni Owen, ni Saint-Simon, ni Fourier, ni leur continuateur M. Cabet, ne sont en mesure, à l'aide de leur principe, d'expliquer la société, bien moins encore de lui donner des lois.

Mais comment, parmi toutes ces expressions: *fraternité, amour, attraction, etc.*, que nous prétendons être d'égale force, M. Cabet a-t-il préféré la première? Ceci mérite explication.

4- La communauté prend sa fin pour son commencement:

La première chose à laquelle doit travailler la communauté, aussi bien que la religion, c'est d'étouffer l'esprit de controverse, avec lequel aucune institution n'est sûre et définitive. Je conseille donc à M. Cabet, lorsqu'il aura reçu des mains du peuple les rênes de l'Etat, que tous les partis se seront fusionnés sous sa dictature paternelle, de changer de fond en comble le système d'éducation universitaire, ce système abominable, où les jeunes gens apprennent à devenir douteurs, questionneurs, argumentateurs, sans merci ni miséricorde.

On demande pourquoi M. Cabet, expliquant le principe social aux communistes de Nantes, n'a pas dit, par exemple: «*Mon principe, c'est l'attraction; ma théorie, c'est l'attraction; ou bien, mon système, c'est l'amour, etc., etc.*»: en un mot, pourquoi il a choisi la fraternité?

Or, afin que M. Cabet, ne s'imagine pas que je le veuille surprendre, et qu'il n'aille mal à propos faire du syncrétisme et répliquer: «*Mon système, c'est toutes ces choses à la fois, l'amour, l'attraction, l'instinct, la fraternité, etc.*»; je vais prouver que la définition contenue dans le *Populaire* de novembre 1844 procédait à une conception véritablement transcendante, qu'elle contenait à elle seule, non seulement la science communautaire, mais toute la science socialiste, et que c'est avec infiniment de raison que M. Cabet a dit: «*Mon principe, mon système, ma science, c'est la fraternité*».

Si, comme vous l'avez très bien aperçu, mon cher Villegardelle, depuis les temps fabuleux la communauté a progressivement disparu des institutions humaines, il est démontré par ce fait que la communauté, soit qu'on l'étudié dans Platon, soit qu'on la préfère en Morus, dans la Basiliade ou en Icarie, est une forme qui ne se peut établir et conserver par elle-même, et qu'elle a besoin de quelque chose, comme dirait d'un principe, qui la fasse vivre. Cet ingrédient, ce ferment vivificateur, selon M. Cabet, est la fraternité. Mais comment est-ce que la fraternité engendre la communauté? C'est ici qu'apparaît la science profonde du socialisme.

Si j'interroge les divers entrepreneurs de réformes sur les moyens dont ils se proposent de faire usage pour la réalisation de leurs utopies, tous vont me répondre, dans une synthèse unanime: *Pour régénérer la société et organiser le travail, il faut remettre aux hommes qui possèdent la science de cette organisation, la fortune et l'autorité publique.* Sur ce dogme essentiel, tout le monde est d'accord: il y a universalité d'opinions.

Les interminables appels des sectes socialistes à la bourse de leurs chalands partent de cette idée. Mais pour que les réformateurs, devenus maîtres des affaires, usent avec efficacité du pouvoir, il convient de donner à ce pouvoir une *grande force d'initiative*; système de M. Blanc. Or, à quelle condition le pouvoir acquiert-il sa plus grande force? A la condition d'être constitué démocratiquement, ou en *république*: système de Platon, de Rousseau, du National, etc.

La réforme politique est le préliminaire obligé de la réforme sociale. Mais pourquoi la démocratie plutôt que la monarchie constitutionnelle, plutôt qu'un sénat d'aristocrates? Parce que les hommes étant *solidaires*, il convient de les rendre politiquement et juridiquement égaux: système des Solidaires-Unis, institués, je crois, par M. Cherbuliez. D'où vient que les hommes sont solidaires? De ce qu'ils vivent sous l'empire d'une loi commune, qui enchaîne l'un à l'autre tous leurs mouvements, *l'attraction*: système de Fourier. Quelle est cette attraction que nous ne connaissons que d'hier? C'est précisément l'amour, c'est la charité, que nous connaissons depuis si longtemps: système de M. Michelet. Comment se fait-il que les hommes s'aiment et se haïssent, s'attirent et se repoussent les uns les autres, comme les pôles d'un aimant? C'est que tous les hommes sont frères: système de M. Cabet.

La fraternité, tel est donc le fait primordial, le grand fait naturel et cosmique, physiologique et pathologique, politique et économique auquel se rattache, comme l'effet à sa cause, la communauté. L'analogie des mots, telle est la méthode, la théorie, la dialectique du socialisme.

Vous pouvez dire, mon cher Villegardelle, si les douze passions cardinales et la série des groupes contrastés y ajoutent quelque chose. On pourrait trouver peut-être, à cette série de mots vides, un plus grand nombre de moyens termes: ce qui est certain, c'est qu'elle aboutit toujours à la fraternité, laquelle nous est clairement manifestée par la différence des races humaines, principe et fondement de l'unité du genre. «*La fraternité ou la mort!*» voilà ce que Robespierre aurait expliqué à la France, si les propriétaires de la Convention l'eussent laissé faire; voilà ce que M. Cabet, héritier de ce grand homme, a lu en caractères flamboyants dans le livre des destinées. Nul, quoique vous disiez, parmi les utopistes anciens et modernes, n'a pénétré plus avant les secrets de la science.

Comment donc, avec cette intelligence merveilleuse des causes premières, secondes et finales; comment, avec cette habileté sans égale à enfiler des phrases, le socialisme n'a-t-il jamais abouti qu'à inquiéter le monde, sans pouvoir rendre les hommes ni meilleurs, ni plus heureux? Car enfin, si l'économie politique a pu être jugée par ses œuvres, le socialisme court grand risque aujourd'hui d'être apprécié par son impuissance: il importe donc de nous rendre compte de la stérilité de l'utopie, comme nous avons fait des anomalies de la routine.
